

THÉÂTRE Cet art pratiqué par François Tanguy et le Radeau est sans équivalent en France. Fondé sur des glissements de textes et de musiques de haute volée, leur travail relève

d'un artisanat dont la modestie affichée met en valeur la richesse et la complexité profondes. ● DEPUIS un an, le metteur en scène et sa troupe ont commencé d'élaborer, en partant

de l'idée de cantates, une recherche ouverte par leurs spectacles précédents *Choral*, *Bataille du Tagliamento* et *Orphéon*. ● ILS SERONT au jardin des Tuileries, à Paris, jusqu'au 17 juin.

Ils y ont installé la tente qui leur sert de lieu de répétition et de spectacle, une « structure » remodelée pour les Cantates afin de faire corps avec l'œuvre. ● AU MANS, siège du Théâtre du

Radeau, La Fonderie, ancien lieu industriel, a été reconvertie en espace d'accueil pour les jeunes troupes. Elles y trouvent l'assistance nécessaire à leur existence, à leur travail.

François Tanguy et le Théâtre du Radeau à l'œuvre des « Cantates »

Le metteur en scène et sa compagnie présentent, jusqu'au 17 juin, au jardin des Tuileries à Paris, leur nouvelle création théâtrale née d'un long processus que « Le Monde » a suivi depuis l'origine

LES PIÈCES de François Tanguy et du Théâtre du Radeau sont sans exemple. Jeu austère, idées éclatantes, images dépouillées et sons prenants, elles ouvrent un sentier exigeant, en recherche d'harmonies inédites. La programmation des Cantates, leur nouvelle création, par le Théâtre de l'Odéon, appelle la tentation d'en suivre l'élaboration. Une navigation entre les musiques, les mots, les gestes, dans la défiance des cartes établies et dans l'agencement de signes qui, à défaut de sauver le monde, répondent à l'interrogation répétée de François Tanguy : « A quel ça sert ? »

Octobre 2000. « Le travail ne suit jamais où il va. On est dans le trou. Une éthique de base : s'oublier. Trouver les actes et les gestes de fabrication les plus simples. » Les Cantates ? « Un titre chassé-croisé... Une trame ? « Un pas de côté, une sorte d'esquive scrupuleuse, qui n'a pas peur tâche de se montrer. » Il fait part de ses doutes, et de quoi passer au travers. « Ce type d'activité est une guerre d'usure. Sans résultat. Il n'y a jamais. Un feu de paille... »

Il prend à témoin : « Quel poids devant la dramaturgie du réel ? La chute de Milosevic, la guerre des pierres en Israël. Il y a nécessité de les représenter ou qu'on se trouve. La réalité doit-elle faire signe... » La place des Cantates ? « Ne pas penser au titre qu'on est en train de creuser, au bouillier ordinaire, peut-être en conservant l'allure pour résister à de mauvaises tentations... »

Mi-décembre. La Fonderie, au Mans : À l'accueil, Eric Commutier : « François travaille à la scène depuis juin, aux textes depuis octobre. Le soir arrive depuis deux semaines, les lumières ne vont pas tarder. » Où en sont les répétitions ? Hervé Vincent, régisseur, bâtisseur : « On y a dit qu'il y a des matières en action depuis le 1^{er} octobre. » Le langage de François Tanguy synthétisé, réinventé. Direction : la « structure » (la tente où le Théâtre du Radeau crée et fait circuler).



VINCENT FONTANGE/AGENCE ENQUERAND

Les « Cantates », par la compagnie du Théâtre du Radeau, ici en représentation au Théâtre national de Bretagne, le 9 mai.

Zone industrielle sud. Un terrain vague, entre rocade et voie ferrée. François Tanguy y loge dans une vieille caravane. À côté, la « structure » : piquets dans l'eau, a été grossie d'absides. Pénombre humide. Le chauffage hoquette et se tait. Sept silhouettes à la table, comme apôtres blottis autour du metteur en scène. Confidences murmurées, ininterrompues, qui ne dépassent pas le groupe : « Avec les dieux, c'est compliqué... » Partout, des livres. A chacun son usuel. Ouvert. Corné. Patiné de relectures. Un *Zarathoustra*. Rilke. Dante en *Pléiade*. Puis deux, trois, quatre, cinq autres éditions de *La Divine Comédie*. Une *Misère du monde*. Les *Carnets* de Coleridge.

Kafka et Celan. Péguy. Une calse de CD prêts à l'emploi : Bach, bien sûr, Liszt, Schumann : Bouillottes d'eau, et ce qu'il faut de biscuits devant un déluge. D'extinguibles cigarettiers. Des lampes de poche suivent les lignes et guident les pas.

« LUMIÈRES, SONS, COSTUMES »
Briefing à vola basse, devant des tables de fortune, des panneaux de contreplaqué sur roulettes : « Se tenir là où c'est clair. » Un néon saute de l'obscurité. Les talons d'une comédienne invisible claquent sur le sol. Frède Björnstad, affublé de lunettes aux yeux, entame son Coleridge d'une voix blanche : « Les étourneaux en vol immense dérivent comme la fumée... » Interruption,

reprise, interruption. Katia Fleg passe une robe blanche en fond de tente, l'enlève, la repasse. Une musique est lancée, puis une autre. « Tout avancé de front : lumières, sons, costumes », commente Laurence Chable en un souflet. « Les étourneaux en vol immense... » François Tanguy est à la place de Frode Björnstad, mais ne joue pas à sa place. Il cherche, avec lui, devant lui, « à faire lever ». Il interroge et répond. Creuse sans cesse, se déplace. Prend les mots par leurs extrémités, les retourne, les secoue. Recueille ce qu'ils sèment et relance. Coups de dés. Le glissement des phrases évoque celui des scènes. Tout énoncé trop définitif est suspendu. Un ample

geste des bras, parti du sommet des épaules, poursuit.

Fin janvier 2001. Zone industrielle du Mans. Le soufflé de la musique parvient jusqu'au boulevard. Sibelius, *Cinquième Symphonie*. Les thermos de tisane parfument la tente. Dixième jour sur une séquence. Chapeau de papier sur la tête, graves, Fosco Corliano et Frède Björnstad s'observent. Deux femmes en capote militaire (Muriel Hélayr et Karine Pierre) valsent à se faire tomber par terre.

Laurence Chable, masquée, dresse une lance formée de tasseaux ficelés. Une autre s'avance vers elle. Croisements. Chostakovitch, Scriabine, Mozart, Brahms.

Les musiques, lancées, reprises, couvrent et découvrent les mots, comme marées sur le rivage. François Tanguy saute du mixage à la direction d'acteurs : « On vient chercher les choses dans la gorge. Où se trouve la gorge ? Où est le sens qui prend à la gorge ? Sortir, rentrer dans la gorge. C'est ce que vous attendez. Qu'est-ce que ça touche d'Antigone et d'Ismène ? L'hésitation entre la loi et le commandement, dans les dictions. L'édiction. Étrange de faire des édits ! Qui l'a dit ? »

Aujourd'hui, le metteur en scène danse avec les acteurs. Les prend par la main, compare « interioriser les citations » et « passer à travers ». Il joue. Galeté déchirante. Les comédiens engagent d'eux-mêmes les mouvements. Il précise, rectifie : « Ce mot, répétition, ne veut plus dire grand-chose puisqu'il s'agit d'inventer chaque fois avant de fixer. »

Début mars. La Fonderie. Paisé, pour la semaine, pendant que la tente passe devant les services de sécurité. François Tanguy revient de Rillieux-la-Pape, où il est allé soutenir Maguy Marin à la veille des municipales. Son émotion devant cent cinquante femmes du quartier venues chanter avec leurs enfants. Ses interrogations devant la « remise aux normes de la planète », le « clonage » des présidents américains, l'impuissance des experts, le chant du merle et la division du travail. « On est contemporain de qui, et comment ? De Joyce quand il entre par effraction chez Ulysse et invente l'écriture moderne. » Et de... s'enthousiasmer pour Le Tasse et la *Jérusalem délivrée*, dont « l'obscurité est plus claire que les sujets de France-Info ».

Il se retourne vers la scène, vers l'obsédante question des images. « Je ne suis pas un exhibitionniste. Ce n'est pas parce qu'il y aurait des images qu'on y verrait mieux. Ce n'est pas dans les images qu'on voit, mais dans l'espace qu'il y a entre elles. »

Mi-mai. Veille de générale à la périphérie de Rennes. En deux mois, les choses se sont condensées. Le titre de *Cantates* s'est imposé. « Peut-être que ça s'est achevé, parce qu'on ne voyait plus où aller après », dit François Tanguy. Il attend les premières rencontres. Avec les « gens ». Pas des spectateurs : des « gens ».

Jean-Louis Perrier

★ Odéon-Jardin des Tuileries, entrée par la Concorde, Paris-1^{er}. M^o Concorde. Tél. : 01-44-41-36-36. 120 F (18,29 €). Du mardi au samedi à 20 heures ; dimanche à 15 heures. Jusqu'au 17 juin.

Douze créations en dix-neuf ans

Le Théâtre du Radeau a été fondé en 1977 au Mans, et François Tanguy en est devenu le metteur en scène en 1982.
● 1982 : *Don Juan*, de Molière. Créé au Mans.
● 1983 : *L'Éden et les Cendres*. Créé au Mans.
● 1984 : *Le Retable de Séraphin*. Créé au Mans.
● 1985 : *Le Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare. Créé au Mans.

● 1986 : *Mystère bouffe*. Créé au Mans, puis donné au Théâtre de la Bastille (Festival d'automne à Paris).
● 1987 : *Jeu de Faust*. Créé par l'Atelier lyrique du Rhin, à Colmar.
● 1989 : *Woyzeck-Büchner-Fragments forains*. Créé au Quartz, à Brest, puis joué au Théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis (Festival d'automne).

● 1991 : *Chant du bouc*. Créé au Mans, puis joué au Théâtre de la Bastille (Festival d'automne).
● 1994 : *Choral*. Le Mans, puis Théâtre de la Bastille (Festival d'automne).
● 1996 : *Bataille du Tagliamento*. Créé au Mans, puis donné au Théâtre de Gennevilliers (Festival d'automne).
● 1998 : *Orphéon*. Créé au Campement, à Saint-Jacques-de-la-Lande.
● 2001 : *Les Cantates*. Créé à Saint-Jacques-de-la-Lande.

Le Monde

jeudi 7 juin 2001

LE MANS

de notre envoyé spécial

Une longue vitrine dans un carrefour central du Mans. Une porte à laisser passer des charrois chargés. De hauts murs de brique et de ciment. Voici La Fonderie, siège administratif du Théâtre du Radeau. Un espace industriel d'où émane un étrange silence. Dans des existences antérieures, on y a fait stationner des bus, exposé et vendu des automobiles Renault et, bien sûr, fondu les minerais.

Le terme de fonderie est assurément plus évocateur que celui de garage. D'autant que le Radeau s'intéresse aux allages inédits, plutôt qu'à la présentation ou à la commercialisation d'œuvres préfabriquées. La Fonderie est en effet d'abord un lieu de création, même si elle accueille, quatre ou cinq fois l'an, une série de manifestations pour la plupart originales : mises en scène, performances, concerts, expositions, débats, conférences.

Cette semaine de mars, Egum Teatro, jeune compagnie de Sienna, présente *Musik*, de Wede-

kind. Sur une valse de Strauss avec la mort, des robes tombant sur des grossesses inavouables ; des femmes rendent fous des pantins volontaires ; des hystériques prennent de vitesse leurs confidences ; des médecins barbus s'imposent comme metteurs en scène à des patients auxquels le mélodrame redonne toute la santé exigée par la scène. Ces cousins latins du Théâtre du Radeau avaient créé *Gambiel* à la Fonderie en 1999. Cette fois, ils ont été hébergés deux mois au Mans, pour mettre leur *Musik* au bon tempo. Lumières, décors et costumes compris. « Il n'y a pas de lieu comme celui-là en Italie. Tranquillité, silence, concentration : dès le premier jour, on peut construire quelque chose », disent d'une même voix Annalisa Bianco et Virgilio Iliberti, les metteurs en scène.

L'histoire théâtrale de La Fonderie commence en 1985, alors qu'il est « squatté » par François Tanguy et le Théâtre du Radeau avec l'assentiment du propriétaire, la communauté urbaine du Mans. Étape par étape, il est restructuré

pour les besoins de la compagnie. En récupérant d'abord de quoi faire une salle de spectacle, puis en aménageant tout le bâtiment. Le lieu de travail devient lieu de vie, de compagnonnage, de rencontre. A la scène et aux ateliers de fabrication s'ajoutent la table et de modestes chambres d'hôtes. Les pensionnaires mettront la main à la pâte. Ici passera le plateau de Didier-Georges Gabilly, là les couplets des frères Forman.

« MORALE ARTISTIQUE »

Depuis *La Bataille du Tagliamento* (1996) et son long séjour à Weimar, François Tanguy cherche une nouvelle voie. Comment éviter d'adapter sans cesse la scénographie à des lieux changeants ? Comment maintenir un rapport exact avec le public ? Il décide de créer une véritable « Fonderie mobile » à bord d'une tente, qu'il installe, devant le manque d'empressement des Sarthois, dans la banlieue de Rennes, en bord d'aéroport, à la ferme du Haut-Bois, à Saint-Jacques-de-la-Lande.

L'engagement du Radeau sous la tente révolutionne La Fonderie. Et l'ouvre à d'autres. Elle va devenir l'un des trop rares lieux d'accueil pour les jeunes compagnies en France. Les troupes retenues ne sont pas sans se reconnaître dans les engagements de François Tanguy, Bernardo Montet y achève *Mo'Loi'*. Chantal Morel y prépare son *Frankenstein*, avant de continuer chez les Fédérés de Montluçon-Hérissin. Il y aura Itra, du Mans, Pierre Meunier, Madeleine Louam, Luks Ayt, Yann-Joël Collin ou Isabelle Tanguy, le Théâtre-Baraque de Branto et Nigloo ou les Lucioles de Marcial di Fonzo Bo. La Fonderie tente de suivre chacun, comme Marie Vaissyère. Elle leur écrit : « A La Fonderie, tout vient de l'attitude. L'attitude, c'est-à-dire une morale artistique. Oser, risquer, libérer des formes. »

J.-L. P.

★ La Fonderie, 2, rue de la Fonderie, Le Mans (Sarthe). Tél. : 02-43-24-93-60 ; radeau@wanadoo.fr